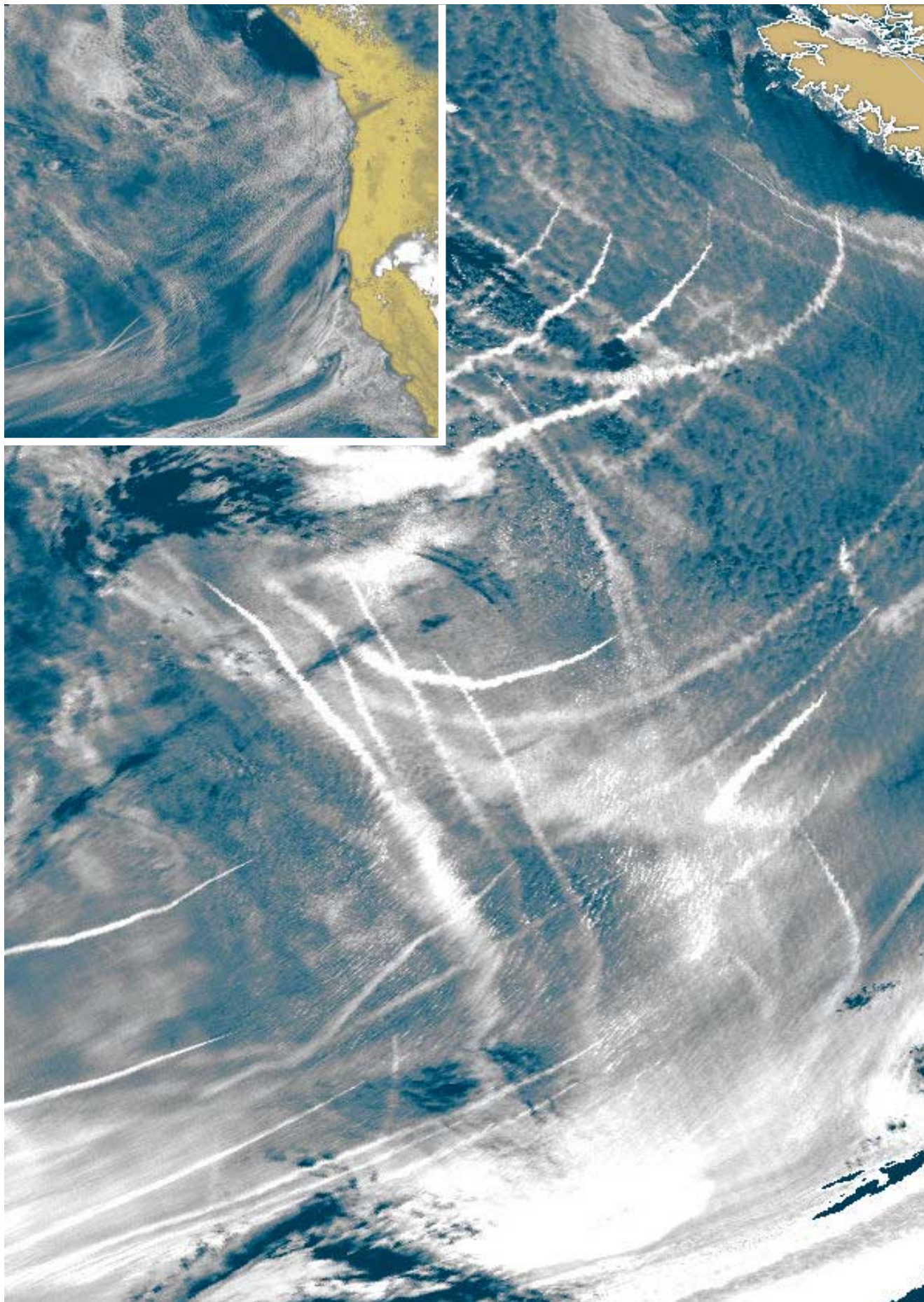




M.D. King, S.C. Tsay et S. Plattick/Donn Wiley and Sons

Religion

La Bible : le code secret

Michael Drosnin. Éditions Robert Laffont, 1997.

Le mathématicien Émile Borel a démontré un théorème remarquable : en prenant au hasard une suite infinie de symboles typographiques, vous y trouverez tous les textes possibles et imaginables. Vous y trouverez donc le livre de Michael Drosnin. C'est bien dommage, car le livre en question est fondé sur une escroquerie à trois étages (la superposition de trois escroqueries est sa seule originalité).

Commençons par la plus évidente, qui se fonde sur un fait élémentaire que le théorème de Borel exprime dans toute sa pureté mathématique : en prenant un grand nombre de combinaisons de lettres, on trouve des mots connus et même des rapprochements de mots connus où, sans se forcer beaucoup, on réussit à voir le présent et le passé (ce qui permet alors de prétendre y lire l'avenir).

Techniquement – c'est un bien grand mot ici –, la méthode de M. Drosnin est de prendre le texte de la Bible et d'envisager les combinaisons de lettres qu'on peut extraire en partant d'une lettre, puis en sautant 20 lettres plus loin, puis 20 lettres plus loin, etc. Bien sûr, à la place de 20, vous pouvez essayer 19, 3, 249 ou n'importe quel autre nombre ; le choix est grand.

Sur un texte de 1 000 lettres, vous pouvez ainsi extraire plusieurs millions de mots par cette méthode des *equidistant letter sequence* (ELS). C'est le diable si vous n'en trouvez pas un qui vous évoque votre grand-tante ou les poilus de 14-18. À ce jeu, on ne perd jamais. Des expériences ont été menées à partir d'autres textes que celui de la Bible. Le procédé est remarquablement efficace : on a découvert une annonce de la mort de la princesse Diana dans *Moby Dick* et toutes sortes de choses vraies et fausses dans toutes sortes de livres.

Le second étage de l'escroquerie est un peu plus intéressant. Pour justifier sa méthode des ELS pris n'importe où et n'importe comment, l'auteur prétend s'appuyer sur un article mathématique publié en 1994 par les mathématiciens Doron Witztum, Elyahu Rips et Yoav Rosenberg dans la revue spécialisée *Statistical Science*. Les édi-

teurs français de M. Drosnin reproduisent l'article mathématique (sans le traduire : pourquoi donc ?).

Les revues mathématiques confient les articles qu'on leur propose à des experts, pris parmi des spécialistes des domaines concernés, qui restent le plus souvent anonymes et qui décident de la publication ou non de l'article, suggérant parfois des corrections ou des améliorations : une objectivité et une indépendance de jugement sont ainsi assurées. Donc la méthode de M. Drosnin est scientifiquement validée par les plus hautes autorités mathématiques.

En fait, il n'en est rien, car l'article de la revue *Statistical Science* ne fonde absolument pas les tripataillages arbitraires de M. Drosnin : l'article étudie un problème très particulier d'ELS dans la Bible, par une méthode assez complexe, mais parfaitement fixée, et propose une formule d'évaluation des résultats. Il s'agit de savoir s'il y a une corrélation anormale entre l'apparition dans des ELS des noms des personnages importants de l'histoire du judaïsme et leurs dates de naissance ou de mort.

La méthode de mesure de la corrélation, qui est une partie importante de l'article, conduit à un résultat qui, semble-t-il, s'écarte nettement de ce que donnerait une suite de lettres ordinaires. La Bible serait donc statistiquement porteuse d'informations sur l'histoire du judaïsme, ce qui est remarquable. Toutefois, l'article scientifique ne parle pas de Kennedy et d'Oswald, ni de l'assassinat de Yitzhak Rabin, ni de bombe atomique, comme le livre de M. Drosnin, dont je vous ai dit qu'il lit le passé et l'avenir dans les ELS. La méthode de M. Drosnin n'est en rien justifiée par le calcul de corrélation de l'article scientifique. Le couplage des deux textes n'est donc qu'un artifice publicitaire.

Reste que si vraiment les résultats de l'article scientifique sont confirmés, c'est une remarquable et troublante découverte qui a été faite.

Nous arrivons au troisième étage de l'escroquerie. Ce qu'on découvre d'ailleurs est, je crois, une sorte d'affaire Sokal scientifique. Il est facile, pour un scientifique, de se moquer des sociologues en leur tendant un piège, mais l'histoire des sciences donne aussi à rire, en mathématiques particulièrement. Malgré le système des experts, les articles faux ne manquent pas. Ne citons qu'un exemple : en 1889, le grand mathématicien Henri Poincaré obtint un prix pour un article gravement erroné qu'il dut réécrire en en doublant la longueur, tant il eut du mal à corriger les

insuffisances de la première version, pourtant primée. Dans le cas de l'article de *Statistical Science*, la question de l'exactitude du contenu se pose. Il se trouve que le mathématicien Brendan McKay, de l'Université de Canberra, y a répondu clairement.

Il a repris soigneusement les tests de l'article scientifique (en utilisant les mêmes programmes que les trois auteurs) et en s'accordant très précisément les mêmes libertés que celles que ces auteurs s'étaient données pour choisir les noms des personnages importants de l'histoire du judaïsme et leur orthographe. Cependant, à la place de la Bible, il a utilisé la traduction en hébreu de *Guerre et Paix*, de Léon Tolstoï.

Alors qu'il n'aurait rien dû trouver, il a cependant calculé, lui aussi, un coefficient de corrélation étonnant entre les noms et les dates, prouvant ainsi que les méthodes de constitution des données ou celles du calcul des corrélations de l'article des trois mathématiciens étaient fautives.

L'article scientifique qui sert abusivement de base au livre de M. Drosnin aurait donc dû être refusé si l'expertise avait été menée à fond. Y a-t-il eu tricherie délibérée de la part des auteurs de l'article scientifique ? Pourquoi le système d'expertise du journal a-t-il été défaillant ? Je n'en sais rien, mais ce que je sais, c'est que, si vous tombiez par hasard sur le livre de M. Drosnin avec votre générateur aléatoire de textes, il sera sage de le relancer aussitôt.

Jean-Paul DELAHAYE

Histoire des sciences

Jean Perrin, savant et homme politique

Micheline Charpentier-Morize. Éditions Belin, 1977.

Ce livre ne laissera pas indifférents ceux qu'intéresse l'histoire de la science française dans la première moitié du xx^e siècle. Faire la biographie de Jean Perrin, l'homme qui « a compté les atomes », était un excellent projet, qui vient combler un vide regrettable dans la littérature d'expression française.

La biographie que nous avons maintenant est, pour une bonne partie, une excellente présentation du rôle scientifique, social et politique de l'homme engagé dans son siècle (de l'affaire Dreyfus au Front populaire), du physico-chimiste éminent et du grand organisateur de la recherche scientifique en France (CNRS et Palais de la découverte) qu'a été Perrin.

Micheline Charpentier-Morize, chimiste spécialiste des mécanismes de réactions, explique dans son avant-propos qu'elle a décidé d'écrire cette biographie du prix Nobel de physique 1926 quand elle a eu le sentiment que Perrin avait freiné le développement de la chimie française en refusant les théories modernes : chimie électronique et mécanique quantique appliquée à la chimie. Je tiens à contester ce point de vue, et surtout la manière dont il a été établi.

On trouve l'essentiel de l'argumentation sur le rôle délétère qu'aurait eu Perrin sur la chimie française dans les pages 79 à 144 du livre. Nous pourrions les parcourir, afin d'examiner successivement les nombreuses affirmations que je tiens pour discutables et qui ne me convainquent pas de la pertinence de l'analyse proposée. Ce serait une méthode lassante. Je me contenterai donc d'un petit échantillon d'exemples.

Je lis notamment : «Perrin marque son hostilité à la mécanique quantique.» Pourtant, dans une conférence à l'École normale supérieure, en 1930, sur l'état de la chimie physique, Perrin salue «une école de jeunes qui s'efforce de créer d'autres concepts pour un ordre nouveau ; ce sont les de Broglie, les Schrödinger, les Heisenberg, les Dirac». Ce texte, d'ailleurs cité par l'auteur, manifeste-t-il beaucoup d'hostilité ?

Puis l'auteur expose la théorie radiative (parfois nommée théorie radiochimique) de Perrin, qui avait considéré en 1919 que toute réaction chimique était provoquée par une radiation lumineuse. Cette théorie fut vite discutée et abandonnée, sauf par Perrin, qui s'obstina à la soutenir. C'est incontestable, mais peut-on, à cette occasion, affirmer que Perrin refusa «les premiers concepts de la chimie électronique, puis les applications de la mécanique quantique aux problèmes chimiques, et son obstination dans ce domaine est



Jean Perrin (1870-1942).

sans aucun doute l'un des facteurs responsables du retard de la chimie pendant des décennies» ? On attend une démonstration d'une opposition si néfaste ; on ne la trouve ni ici ni dans la suite du texte, où reviennent à ce sujet les mêmes incantations, qui n'emportent pas l'adhésion.

De même, on lit que «Jean Perrin ne sera jamais contredit dans son pays». Or, à partir de ma seule documentation personnelle, j'ai trouvé quatre scientifiques qui, du vivant de Perrin, ont très librement critiqué la théorie radiochimique dans des publications parues en France. Par exemple, M. Haissinski écrit, dans *L'atomistique moderne et la chimie* : «On comprend aisément le coup décisif que ces faits apportent à l'hypothèse radiochimique : si de vraies réactions monomoléculaires n'existent pas, il est tout à fait inutile de créer des théories pour elles.» Et A. Berthoud, dans *Photochimie* : «Il est donc bien difficile de concilier les faits expérimentaux avec l'hypothèse radiochimique».

Ces deux ouvrages ont été publiés en 1926 et 1932, à Paris, chez Doin... dans la collection Langevin-Perrin-Urbain : est-ce la preuve d'une opposition agressive de Perrin ? De même, quand paraît en

1925 la traduction française des *Principes de chimie physique*, de E. Whasburn, c'est Perrin qui écrit la préface, alors que le texte du livre signale les attaques contre la théorie radiative. Enfin, M. Letort, que M. Charpentier-Morize présente comme «un jeune physico-chimiste proche de Perrin», écrit en 1937 dans *Les conceptions actuelles du mécanisme des réactions chimiques* : «En cherchant à répondre à ces critiques, l'hypothèse de la radiation a perdu sa généralité, et il semble qu'à l'heure actuelle on s'en soit généralement détourné au profit de la théorie de l'activation par collisions.»

Les passages consacrés à la «grande polémique entre énergétistes et électro-nistes» sont également caractéristiques de l'esprit de dramatisation gratuite qui anime l'auteur dans une bonne partie du livre. Dans l'analyse qui est faite des quatre premiers Conseils Solvay de chimie, les sous-titres font état de «premières escarmouches» en 1922, de «sérieuses divergences» en 1925, de «rupture décisive»

en 1928, et, enfin, de «l'abandon de l'étude de la réactivité en France» en 1931. Le lecteur en retire l'idée de polémiques crispées entre clans rivaux, alors que la lecture des actes de ces Conseils et l'étude faite en 1989 pour les trois premiers d'entre eux, par l'historienne de la chimie M.-J. Nye, montre bien que l'on est en présence de deux écoles qui discutent normalement des aspects nouveaux de la dynamique et de la réactivité chimiques. L'absence de cette référence à M. -J. Nye dans le livre est regrettable.

On pourrait, de même, discuter la façon dont nous sont présentés : l'émergence des mécanismes réactionnels électroniques ; les relations initiales entre spécialistes de ces mécanismes et physiciens quantiques ; le rôle des mécanismes réactionnels dans le développement de la chimie ; ou encore les conceptions de quelques chimistes importants, tels Dupont, Moureu ou Tiffeneau... mais il faut conclure.

Perrin a-t-il eu le rôle pernicieux qui nous est présenté sur le développement de la chimie en France ? Je ne le sais, mais je suis convaincu que la démonstration reste à faire.

Georges BRAM